

Des raisons privées

CLAUDE-FRANÇOIS ROBERT

J'avais pris le bateau à Lausanne pour rejoindre Evian, pour des raisons privées. Il faisait bon prendre de la distance en regardant la rive suisse, se dire qu'on y avait laissé quelques problèmes non résolus. J'étais revenu à l'hôtel des Cygnes pour y avoir été il y a longtemps en bonne compagnie. La salle à manger était désuète avec des lampes de table surmontées d'un abat-jour rouge. Les fauteuils de la même couleur, les tapisseries de velours, tout rappelait une sympathique ambiance de bordel à l'ancienne. Cela n'aurait pas paru insolite, dans ce décor suranné composé de porcelaines alignées, de photos vieilles accrochées aux murs et de miroirs gardant le reflet de réceptions, de mariages et de conciliabules de délégations étrangères, de voir Hercule Poirot débarquer et renverser un vase de roses artificielles.

Ma chambre était petite et donnait sur le jardin. Un ami, je ne me rappelle plus lequel, avait une expression pour décrire ce genre d'endroits restés intacts depuis les années soixante: «On aurait pu y tourner un épisode de Maigret.»

Après le buffet du petit-déjeuner, j'avais quitté l'hôtel pour faire quelques pas en direction du centre d'Evian. C'est au retour, mon regard scrutant le côté montagne, que mon attention fut attirée par une maison à demi cachée par les arbres et enfouie dans une végétation désordonnée. Un portail blanc bloquait l'accès à l'escalier couvert de feuilles mortes qui menait sur la terrasse surplombant la route. C'était une ruine. Il ne restait que les murs et des pans troués de la toiture.

J'avais éprouvé une sensation de déjà-vu. L'impasse du Fuligule (le fuligule est un canard plongeur) et maintenant le 41 avenue de Grande Rive, cela me rappelait des souvenirs, des idées improbables qui dataient d'une autre époque. Celle où, avec des amis d'études, nous embarquions au quai d'Ouchy pour aller nous encaigner au casino d'Évian.

L'un de ces soirs d'été, avec Bruno, nous avions raté le dernier bateau et par désœuvrement rejoint un groupe de jeunes de notre âge, attroupés sur le quai. Il était près de minuit dans cette sorte de jardin anglais qui jouxte les rives du lac. Au loin, les lumières lointaines de Lausanne nous narguaient. Les filles commençaient de porter des minijupes, ce qui faisait jaser. Pour sortir le soir, je mettais une cravate. Delphine «Tête de Momie» l'avait saisie puis s'était mise à tourner autour de moi me forçant à me tenir en arrière pour garder l'équilibre. On s'était retrouvés assis dans le gazon devant le groupe hilare.

Hervé avait crié «Venez, on va continuer la fête chez mon père».

La bande avait défilé en cortège sur le trottoir le long du quai Paul Léger juste avant qu'il ne devienne l'avenue de Grande-Rive. Nous avons continué après l'impasse du Fuligule. Un gros lourd, je me le rappelle maintenant, avait fait rimer l'impasse avec «testicule». C'était bien le numéro 41 de l'avenue, l'entrée que nous avons franchie en chantonnant, brillant même pour ceux qui étaient déjà alcoolisés de kir, de Ricard, de Bière Picon ou de Noilly-Prat.

Hervé avait apporté sur la terrasse des bouteilles fraîches de vin de Savoie. Francine, son amie, nous avait rejoint, vêtue d'une robe d'été qui lui descendait aux chevilles. À mon souvenir, le tissu était sombre, peut-être même donnant dans les mauves. On avait parlé de l'Occupation, puis du Viêt-Nam, et encore de l'Occupation, traçant des parallèles entre le Viêt-Minh et les maquisards. «Tête de Momie» avait relevé des liens entre Hồ Chí Minh et un pharaon d'une dynastie dont j'ai oublié le nombre.

Le père d'Hervé était médecin. Hervé ne nous l'avait pas présenté, car «il se couchait tôt et sa chambre donnait sur l'autre côté». Son fils précisa aussi qu'il avait pratiqué la médecine tropicale et pas mal baroudé en Afrique, croisant même la veuve de Lumumba au Caire. Dès qu'Hervé se fut éloigné, l'un d'entre nous – je crois qu'il était étudiant en droit – avait laissé entendre, avec une esquisse de ricanement, que le «docteur» avait hébergé une «délégation» à l'époque de la signature des accords d'Evian. Il aurait eu des «sympathies» pour le FLN, ce qui lui aurait attiré des ennuis par la suite.

Je m'étais éloigné pour aller uriner discrètement derrière un arbre, car je n'osais pas entrer dans la maison du docteur pour y chercher les cabinets. Je me reboutonnais quand je perçus un reniflement tout proche, puis une vague de parfum très «fleur bleue», aurait dit Simone, une de mes amies qui s'y connaissait en parfumerie. Je m'étais retrouvé face à Francine, et au clair de lune, je vis qu'elle pleurait. Je m'excusai, lui demandant si je pouvais faire quelque chose pour elle.

– Ce que tu pourrais faire te conduirait un jour en prison.

Et elle fila vers Hervé. On devinait aux mouvements de leurs corps qu'il s'agissait plus d'une

altercation, au mieux une prise de bec à demi-mots, que d'un tête-à-tête amoureux.

Une bouteille se brisa et peu après une silhouette longiligne apparut sur le pas de porte. L'homme, vêtu d'un pyjama, se tenait en retrait, sans doute par discrétion, et je crus voir une barbe blanche.

– Il est tard, il vous faut rentrer maintenant. Hervé, raccompagne tes amis.

La voix était douce et ferme. Je devinai qu'il s'agissait du docteur.

À l'aube, nous avions regagné le quai pour prendre le premier bateau. Voilà, tout était revenu comme un écho lointain d'une jeunesse oubliée. Il avait fallu que je passe devant cette entrée, que je devine ce qui s'était déroulé en une soirée derrière ce portail fermé, que le son du mot «fuligule» ranime ma mémoire.

Par la suite, un ami m'avait raconté – je ne sais plus dans quelle circonstance, peut-être une réunion d'étudiants qui protestaient contre les bombardements au Viêt-Nam – que l'amie d'Hervé, Francine, était décédée quelques mois après notre rencontre. Elle aurait été enceinte, mais ce n'était pas sûr. Après m'être imprégné de ces remémorations, il m'était aussi revenu que le surnom de «Tête de momie» dont on affublait Delphine venait à la fois de son stoïcisme imperturbable et de sa propension à tirer des parallèles de toute situation avec ses études en égyptologie.

Le reflux de ces souvenirs de jeunesse me tarabustait. L'après-midi, je marchai avec détermination jusqu'au centre d'Evian. J'avais envie d'en savoir plus sur le docteur, sa maison et la ruine qui avait suivi. J'aspirais à éclaircir ce brouillard même si je savais que cela ne changerait rien à mes affaires «privées». C'est au bout de ce chemin, dans la montée de la rue de la Source de Clermont, au numéro 2 que j'aboutis devant la librairie du Muratore.

Je tournais dans les rayons soulevant un livre, parcourant une quatrième de couverture, le reposant pour m'emparer d'un autre tout en hésitant à la lecture des premières lignes.

La librairie voulut m'aider; j'en profitai.

– Je cherche des livres d'histoire contemporaine sur la région.

– Il y en a plein sur les Accords d'Evian par ici.

– Vous avez entendu parler d'un médecin qui aurait hébergé une délégation du FLN?

Elle ne savait pas. Il fallait se rendre à la bibliothèque municipale ou chercher sur internet.

Une femme un peu boulotte nous interrompit.

– Un médecin? Cela me dit quelque chose. Il consultait dans sa maison le long de la route vers Grande-Rive.

– Oui, au 41, juste avant l'hôtel des Cygnes.

– Ma mère était une de ses patientes. Puis, il y a eu une «affaire». Nous n'y sommes plus jamais allées. Elle a trouvé un généraliste en ville.

– Une «affaire»?

Elle s'était mise à chuchoter.

– Il était pour l'avortement. L'amie de son fils a bénéficié de ses «services». Mais il y a eu un problème, un saignement. Elle est morte.

Ainsi, ce que m'avait raconté l'ami d'Hervé était la vérité. La femme se rapprocha encore.

– Il y a autre chose.

Je ne répondis rien mais mon regard insistant lui fit comprendre que j'en attendais plus.

– Il a eu le maximum. On lui a fait «payer» ses sympathies. Le fils a disparu lui aussi.

Elle devait penser qu'elle en avait trop dit, alors elle sortit de la librairie.

Je me tournai vers la librairie qui nous avait écouté en douce.

– Vous en aviez entendu parler? Cela se savait, non?

J'avais pris un ton un peu agressif, comme pour lui signifier qu'elle m'avait peut-être caché des choses.

– Ce sont des affaires privées. Je n'étais pas ici à cette époque. Je m'intéresse surtout à l'actualité.

Elle haussa les épaules et me tendit un livre à couverture beige clair avec sa triple bordure fine de trait noir à l'extérieur et double en rouge à l'intérieur, et surtout son bandeau orange marqué «Gallimard».

– Vous devriez lire cela au lieu de vous poser toutes ces questions. Il vient de paraître.

Elle me tendait *Chevreuse*, le dernier Modiano.

Je le lui pris des mains, aussi parce que j'avais vu l'écrivain longiligne à «La Grande Librairie», l'émission de François Busnel. Habituellement, Modiano se faisait rare sur les plateaux. Son discours de Nobel emprunté était difficile à suivre. Il ne terminait pratiquement aucune phrase, sautant à l'idée suivante comme si ses paroles n'étaient que des ouvertures fugaces sur le flux de sa pensée.

– Il a aussi vécu dans la région dans sa jeunesse, ajouta la librairie, peut-être que vous y trouverez des informations sur une villa triste.

Cet argument me décida à l'acheter. J'aurai de la lecture sur le bateau dans la croisière de retour vers Ouchy. Ainsi, je pourrais faire l'impasse sur mon passé.

biblio

Trois enquêtes de M.

Editions Sauvages, 2019.

Atlantik Beach Hotel

Editions de l'Harmattan, 2012.

Les Signes des Singes

Editions G-D'Encre, 2009.



DAMIEN BERNEY

bio

CLAUDE-FRANÇOIS ROBERT, né en 1959, est médecin cantonal à Neuchâtel et collabore à de nombreux enseignements dans le domaine de la santé publique (Université de Neuchâtel et Genève, et dans le cadre de plusieurs institutions). Après des articles scientifiques sur l'épidémiologie des maladies tropicales, il a beaucoup publié dans l'administration cantonale, souvent comme ghostwriter de rapports pour le gouvernement. La poésie de la langue administrative ne l'a pas entièrement comblé. Il s'intéresse actuellement aux liens entre médecine et littérature. Passionné par l'écriture, il explore différents champs d'expression et a publié trois romans ainsi que des nouvelles dans des recueils collectifs. **CO**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation C&rtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch].